furent massacrés par une bande d'autres sauvages venus du Sud pour venger la mort d'un des leurs sur des gens qui ne l'avaient même pas connu. Une femme et des enfants furent compris dans cette boucherie. Pour effacer le stigmate de si sanglants souvenirs, j'ai donné au lac le nom de *Lucas*, porté jusqu'ici par une aimable bienfaitrice de mon pays.

13 *octobre.* — *Home again!* Me voici de nouveau au lac Stuart. Adieu, montagnes de la côte, rivières aux eaux limpides, lacs azurés et glaciers émeraude, vous n'êtes plus désormais pour moi qu'un souvenir! Le géographe vous verra-t-il un jour sans sortir de son cabinet bien chaud? Il y a des cartographes en France et ailleurs, peut-être s'occuperont-ils de vous *in tempore opportuno.*

A.-G. Morice, o. m. i.



VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

Saint-Albert, 1er octobre 1900.

LETTRE DU R. P. CULERIER AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Petit séminaire : les débuts, règlement, bienfaiteurs, une fête.

Très révérend et bien-aimé Père,

Il y a quelques mois, les *Missions de la Congrégation* ont enregistré l'acte de naissance du séminaire de la Sainte-Famille à Saint-Albert. L'apparition du nouveau-né causa quelque surprise : naître ainsi, à la fin de janvier 1900, au milieu des neiges de l'Alberta, dans la nudité et le dénuement... c'est triste, ça fait pitié! On l'a compris, et des amis inconnus ont fait parvenir au R. P. Directeur de *Bébé Séminaire* trois demi-bourses pour l'entretien des jeunes élèves, lesquels en réalité se trouvent être des bébés. Bientôt je dirai pourquoi.

La nouvelle qu'un séminaire avait été ouvert par les soins de NN. SS. Grandin et Legal a été reçue avec joie. Depuis, on a désiré connaître le séminaire plus en détail.

Avec une liberté qui ne vous est pas inconnue, je prendrai tout le temps de la récréation pour vous parler d'une œuvre nouvelle, bien humble, bien nécessaire, confiée à la Congrégation.

De quoi est capable un enfant de huit mois? Il charme sa mère par ses sourires, par sa jaserie, par ses efforts pour marcher seul sur les mains et les genoux. Ce court tableau est celui de notre séminaire.

Les tonneaux vides, les tréteaux, les vieilles portes ont à peu près disparu. Les dictionnaires, les fournitures se sont frayé un chemin jusqu'à Saint-Albert.

Félix, un de nos élèves, dont l'ardoise en carton, de 30 centimètres sur 15, avait, trois mois durant, servi de tableau noir, a pleuré de regret en reléguant sa chère ardoise dans son pupitre, et de joie à la vue d'un grand tableau noir de 2 mètres sur 1. Le F. Royer a installé un meuble dans la sacristie, et plus d'un missionnaire, en le voyant, cachait mal un désir et une louange. Le F. Nemoz a fait six tables pour les classes. Chacun a voulu faire sa part pour le séminaire. Nos élèves, avec le cher *socius*, ont orné le devant de la maison de trois parterres de fleurs. Même un soir, tout le monde s'est mis à semer les pommes de terre, qui, depuis, viennent chaque jour réveiller notre fierté et calmer la violence de notre appétit. Une clôture a été élevée autour de la maison et de la cour. Notre maison en bois, triste et terne, a pris des airs de jeunesse et de vie, quand le F. Royer l'a peinte en rose. La couleur est rose! Mais le travail ne fut pas tout rose, car le cher Frère glissa une fois d'une hauteur de 5 mètres. Il dut garder le repos quinze jours. Depuis, il a su, au dortoir, au parloir, quand ses multiples occu-

pations ne le retenaient pas ailleurs, faire quelques travaux utiles, dont notre jeunesse continuera à profiter, sans penser plus tard combien ils ont coûté de temps, de patience, de calcul, à celui qui les a faits.

Ainsi, le séminaire commence à sourire !

Du sourire à la parole, il n'y a qu'un degré.

Nos élèves sont de bonne humeur, ils sont pleins d'entrain ; on croira peut-être qu'ils parlent beaucoup à l'étude, surtout si l'on s'avise de demander qui préside à la salle d'étude. Je puis assurer les curieux qu'ils y parlent si peu, que bien des supérieurs de séminaires, en France, inscriraient cet article dans les règlements : « Permission de parler autant et aussi peu qu'*à Saint-Albert* », s'ils pouvaient compter sur l'énergie de tous les élèves. Un des élèves note sur un carnet *ad hoc* les manquements au silence et les absences de l'étude ; si lui-même s'oublie, il note ses propres manquements. Ça rappelle le juniorat !

Plusieurs fois, Mgr Legal est venu faire subir des examens mensuels à la jeune troupe studieuse. Les plus grands pouvaient traduire *Deus creavit cœlum et terram* en français et en anglais et expliquer en se servant tantôt de l'une, tantôt de l'autre langue. Des enfants arrivés en janvier, ne sachant mot de français, comprennent maintenant les leçons d'histoire ecclésiastique du Nord-Ouest que Mgr Grandin donne deux fois la semaine. Ils répètent ensuite dans un français barbare et naïf, charmant comme le vieux français du seizième siècle, ce qu'ils ont entendu : le plus ou moins de perfection du récit est le critérium de leur savoir. D'autres prennent des notes.

Jadis, il y avait un ecclésiastique qui enseignait le français et l'anglais, tout en continuant ses études personnelles de théologie. Depuis un mois, un second ecclésiastique envoyé par la Providence a pris l'enseignement

de l'anglais. Lui aussi continue, en son particulier, ses études de théologie. Le P. Supérieur garde le latin et la direction des répétitions de théologie. Chaque professeur a seize heures de classe par semaine.

J'entends quelqu'un qui rit et s'étonne : « Trois professeurs pour neuf bambins du Nord-Ouest ! Lorsque j'étais encore sur les bancs, le professeur avait trente élèves ! » Nous, Albertains, désirons de toute notre âme avoir aussi trente élèves pour chaque professeur. Nous ne parlerons ni plus ni moins en classe, mais nous parlerons français et anglais quand même ! Est-ce que votre professeur faisait cela ? Avait-il, dans sa classe de trente, le tiers des élèves parlant anglais mieux que français, ou cris mieux qu'anglais, ou polonais mieux que n'importe quoi. Combien de vos compagnons pouvaient lire en trois langues, au réfectoire ? Nos neuf bambins valent de l'or pour le bon Dieu et pour l'Église ! Plusieurs vaudront trois hommes, d'autres deux seulement ! A neuf, ils représentent un capital sacerdotal de vingt. Trois professeurs, dont deux attendent les ordres sacrés, est-ce trop pour vingt ?

Mais on nous a dit qu'il y a des bébés ? C'est vrai ! Ils savent à peine leurs lettres en français et hésitent à chaque syllabe..., ils savent *b é bé* mieux que la distinction du masculin et du féminin. Ils disent *ma père, la bonn' Dïou*, mais ils savent autre chose. Ils ont les dents longues, et plus d'une âme catholique, sur la colline de Saint-Albert, se demande de quel côté et quand viendra le secours...

C'est ainsi que l'on jase déjà, dans le séminaire, latin, français, anglais, cris, polonais, russe, allemand, plus tard grec, et montagnais et pied-noir... rien de cela n'effraie la gent albertaine.

Vrai ! encore quelqu'un qui cherche à savoir ! Tandis

qu'en guerre on se bat, en récréation on s'interroge. On demande pourquoi les enfants ont les dents longues, et pourquoi j'ai vainement voulu retenir mes paroles : « De quel côté et quand viendra le secours ? »

Quand j'ai commencé *rosa*, M. le curé disait à mon père : « S'il va jusqu'au bout, il doit étudier durant au moins douze ans ! » Ces enfants d'Alberta doivent étudier aussi durant environ douze ans ! Or, il en est qui n'ont pas même un père, à qui on puisse dire ce qu'un bienfaiteur disait à mon père. Leur père à eux, devant le bon Dieu, ce sera monseigneur, ce sera l'évêque. Il y a donc des enfants que l'évêque doit adopter et entretenir jusqu'au jour éloigné de leur ordination. Mais pourquoi ainsi s'engager ? Ah ! c'est que Mgr Grandin se rappelle une vieille histoire apprise des lèvres de sa mère. Le 24 avril dernier, en donnant sa première conférence sur l'histoire des Missions, il eut l'occasion de parler ainsi de sa vocation : « Un jour ma mère me dit : « Que veux-« tu faire ? — Je voudrais faire un prêtre ! Mais je vous « vois si gênés que je n'osais le dire ! — Allons, dit ma « mère, ne sais-tu pas que le bon Dieu nous aidera. « Quand ton grand frère a commencé, nous ne savions « si nous pourrions continuer, et voici qu'il achève. Va « trouver M. l'abbé, et demande-lui de te montrer le la-« tin. » Le 2 juillet 1900, il s'exprimait ainsi dans une lettre à M. l'abbé Grandin, aumônier militaire au Mans (*Semaine du fidèle*, le Mans, 10 août 1900) : « J'avais seize ans quand j'eus la douleur de perdre ma pauvre mère ; je voyais notre chère famille sous le poids des plus rudes épreuves. Je ne savais si jamais j'aurais le bonheur d'arriver au sacerdoce, j'avais une bien pauvre santé, et j'étais bien en retard pour mes études ; ton vieil oncle de Laval n'était encore que minoré, et lui aussi était dans le plus grand abattement. Etant à con-

fesse à un vicaire de la Couture, qui connaissait ma position et s'efforçait de me consoler, je me souviens que, s'apercevant de mon chagrin et de mes larmes, il me dit : « Mon pauvre enfant, vous désirez devenir prêtre, n'ou- « bliez pas que l'école de la tribulation n'est pas moins « utile pour vous que l'école du grec et du latin. Le « prêtre doit consoler ceux qui souffrent et il s'ac- « quittera d'autant mieux de ce devoir qu'il aura lui- « même fait l'expérience de l'épreuve et de la douleur. »

Voilà deux grandes et salutaires leçons que M[gr] GRANDIN a apprises de bonne heure. Toutes deux ont retenti à ses oreilles tout le cours de sa vie. Il ne redoute pas les tribulations pour son séminaire, ni pour ceux qui y sont. Il désire que le professeur de latin et l'écolier au latin s'assoient côte à côte pour entendre les leçons du docteur ès-tribulations.

La leçon enseignée par la pieuse mère d'un évêque va se transmettre aux pupilles de l'évêque : « Allons, ne sais-tu pas que le bon Dieu nous aidera ! »

Le bon Dieu aidera les écoliers du séminaire jusqu'à leur ordination. Nous y comptons ! Après ceux-ci, il en viendra d'autres, et toujours ainsi. Le bon Dieu nous pardonne d'interroger l'horizon de l'avenir, pour découvrir de quel côté et quand viendra le secours qui assurera l'existence du séminaire.

Jusqu'ici le séminaire, semblable à un enfant qui grandit, a fait des efforts pour marcher seul sur les mains et les genoux. Ne marchera-t-il pas bientôt seul, droit comme un petit homme ?

Quel règlement suit-on au séminaire ?

Un règlement facile, sanctionné par l'autorité des anciens. On se lève à 5 heures, on se couche à 9 heures. Les élèves ont une demi-heure d'instruction religieuse par jour : c'est la première demi-heure de classe ; nous

montrons par là que nous ne sommes pas sous le contrôle du gouvernement, qui renvoie l'instruction religieuse à la dernière demi-heure de la journée. Les classes sont réparties également entre les professeurs. Quatre heures par semaine sont accordées aux mathématiques. Il y a un quart d'heure de plain-chant par jour. Les exercices de dévotion du matin et du soir se font en commun, également en français et en anglais. La discipline est paternelle ; cependant parfois quelques visages ont été inondés de larmes. Le Père se rappelle ce qu'on a fait pour lui dans son jeune âge et ce que dit l'Esprit-Saint : « Celui qui ménage la verge n'aime pas son fils ; celui qui l'aime, le corrige de temps en temps. (Prov., XIII, 24.) La folie galope en croupe sur le cœur de l'enfant, la verge de la correction l'en fera descendre. » (Prov., XXII, 15.) Plusieurs des enfants ont l'humeur aventurière et les allures libres des vachers (*cowboys*) du Nord-Ouest. En venant au séminaire, ils ont implicitement demandé l'infusion du bon sens et la dignité d'allures propres aux lévites.

A-t-on des vacances au séminaire ?

Nous n'avons pas eu les vacances au sein de la famille, nous les avons goûtées au séminaire. Les récréations furent plus longues, les promenades plus fréquentes ; on courut cueillir des fruits sauvages ; on alla au bain ; on s'amusa à la pêche ; on eut quatorze heures de répétitions par semaine. Il y eut un grand pèlerinage à Sainte-Anne d'Alberta, et nous en fûmes.

Le Souverain Pontife donnait, il y a un an, la direction suivante dans sa lettre aux archevêques et évêques du Brésil : « La fortune de l'Église est intimement liée à l'état des séminaires. Que les aspirants au sacerdoce suivent un règlement et des cours spéciaux dans des maisons à eux réservées et portant le nom de *séminaires*... » Plus loin, le Très Saint Père ajoute : « Pour

éviter aux jeunes vocations les dangers du mauvais exemple, les directeurs devront passer les vacances à la campagne avec leurs élèves et ne leur point permettre de se rendre dans leurs familles. En effet, beaucoup d'exemples pernicieux sont réservés à leur imprévoyance, surtout dans les fermes où existent des agglomérations d'ouvriers. Là, ces jeunes gens, dont les passions fermentent, sont détournés de leur pieuse entreprise, ou bien ils perdent aux yeux du peuple le prestige dû à leur futur caractère. » Outre cette souveraine raison d'autorité qui légitime notre façon de passer les vacances, il est des raisons locales impérieuses. Certains élèves n'auraient pas où aller; d'autres iraient dans des localités où ils ne seraient pas certains d'assister à la messe tous les dimanches; un ou deux au plus seraient soumis à la surveillance régulière du prêtre de la Mission; les autres seraient sans aucune surveillance.

Fume-t-on, ou fumera-t-on, au séminaire?

On désire que l'usage du tabac soit inconnu au séminaire. Les jeunes élèves ne fument pas et ne fumeront pas d'ici au moins le jour de l'ordination. S'il se rencontre des cas spéciaux pour des sujets venus d'ailleurs, on use d'indulgence et l'usage du tabac est toléré. Autrefois, quand le missionnaire abordait un chef sauvage, celui-ci lui tendait le calumet de la paix, le missionnaire, bon gré mal gré, dut s'en servir. Les convenances sociales d'alors, la nécessité aussi de chasser l'ennui, inséparable compagnon de la solitude dans laquelle vécurent les vieux missionnaires, tout cela a légitimé l'usage du tabac à fumer. Mais les circonstances de temps et de personnes ont changé. N'est-il pas souverainement désirable que le clergé, qui prêche la mortification, mortifie son appareil nasal par la suppression de la *prise*, et le système nerveux par la suppression de la *pipe*? Dans le

peuple, on aime que le prêtre diffère d'un homme du commun. L'homme du monde fumera et prendra des libertés inoffensives, mais il aimera que son curé lui soit supérieur non seulement par la dignité, par l'éducation, mais aussi par le renoncement dans les moindres choses. Les catholiques de l'Alberta ont compris cela.

Quelles sont les ressources du séminaire ?

Jusqu'à ce jour, ç'a été la charité française et belge. Mais cette question rappelle tant de choses qu'il est difficile de ne pas demander une prolongation de cinq minutes... encore dix minutes... C'est accordé... Bravo !

Il y a quelque temps, le cher *socius*, qui compte un oncle parmi les plus anciens fermiers de Saint-Albert, suggéra à ses amis de faire quelque générosité au séminaire. « Quand vous venez au séminaire, on n'a même pas *deux* chaises à vous offrir ; vous avez de beau blé, donnez chacun la valeur de deux boisseaux de blé. Bientôt ce sera la fête du P. Supérieur et la clôture de la retraite des Pères missionnaires : faites quelque chose de raisonnable. » Ceux qui, il y a huit mois, disaient leur chapelet pendant que Mgr Legal bénissait la nouvelle maison, se cotisèrent, et, le 31 août, à l'issue de la retraite annuelle, se rendirent, le soir, au séminaire.

Beaucoup de choses avaient été préparées en secret. A l'heure convenue, on présenta de nombreux objets : table, secrétaire, lampe, chaises en grand nombre, pour le parloir et l'office. Le cher *socius* prit la parole. Voici son discours :

« La population de Saint-Albert aime le séminaire. Mgr Grandin, semblable au roi David, a réuni les éléments de la construction. Mgr Legal, semblable au roi Salomon, a exécuté les plans de son père dans l'épiscopat. Le séminaire est une force et un honneur. Force et honneur pour la localité, qui sent mieux que jamais l'impor-

tance qu'elle prend dans le pays, grâce aux œuvres catholiques qui y ont fixé leur siège. Force et honneur pour le diocèse, qui reconnaît ici un foyer de vitalité. La population de Saint-Albert, touchée de ce qui se fait ici pour la religion et pour elle, comprend qu'elle doit un témoignage spécial de reconnaissance à NN. SS. les évêques. Tous les habitants désirent exprimer leur reconnaissance. Tous ne peuvent parler à la fois. Tous, cependant, ne veulent avoir qu'une seule voix, comme ils n'ont tous qu'un seul cœur. Personnellement, je n'avais nul droit de présenter le fruit de leur gratitude. Ma condition d'ecclésiastique, aspirant au sacerdoce, ma qualité d'aîné du grand séminaire ont attiré sur moi un honneur qui semblait réservé à d'autres. C'est là mon excuse. On a choisi la fête de saint Louis et le jour de la clôture de la retraite pour la présentation de cette offrande. L'affection des habitants de Saint-Albert pour leurs évêques, pour les prêtres et les missionnaires du pays, pour le séminaire, s'est traduite dans le don d'objets simples, utiles, nécessaires, durables, que les plus jeunes d'entre eux espèrent revoir ici dans cinquante ans, avec d'autres, que leur reconnaissance continue et les progrès du séminaire y amèneront. »

La fête de famille commença par l'exécution d'un morceau de fanfare, à grand effet, dont les artistes de la garde républicaine sont incapables. Neuf mirlitons ont rendu *Marlborough s'en va-t-en guerre*. A la prochaine grande exposition, on nous invitera... Puis un petit garçon de neuf ans et demi s'en vint conter son histoire en anglais. « On n'a jamais vu, dit-il, un séminariste de ma taille ; on m'appelle Bébé, parce que, parfois, je pleure ;... peut-être veut-on me rappeler aussi que je fus baptisé, il y a quinze mois. Je sais peu de choses, je connais la gamme... Je sais aussi *la Cigale et la Fourmi*. »

Et lui dont l'anglais est la langue maternelle a si bien dit, qu'on pouvait se méprendre sur son origine. Un autre suivit, expliquant dans un anglais d'abord barbare, puis correct, son odyssée depuis la Galicie jusqu'à Saint-Albert; il parla en bas-russe, en polonais, en allemand, et comme conclusion cria : *Maintenin mé)-j(amis, chantons la Corbeau et la Ren(ore)*. Peu après, cinq acteurs jouèrent *les Animaux malades de la peste*. Le renard se fit remarquer par son toupet. D'autres récitations succédèrent en latin, en anglais, en cris. Plus d'un fermier demeura ébahi!

Dans sa réponse aux gens de Saint-Albert, le P. Supérieur s'exprima à peu près ainsi dans l'une et l'autre langue :

« Les habitants de Saint-Albert montrent de quelle façon ils reconnaissent les bienfaits que le bon Dieu leur accorde par l'entremise de leurs évêques. Le séminaire fait écho à leur gratitude. On doit les féliciter de profiter de cette réunion des missionnaires du pays pour exprimer leur merci aux évêques et au clergé, à propos de la fondation d'un séminaire dans leur paroisse. Il y a sept ans, Mgr Grandin était en Europe. Vous vîntes tous les dimanches à la messe, et, durant toute l'année, le trône de l'évêque demeura vide. — Que fait Monseigneur là-bas, disiez-vous? Ne reviendra-t-il pas? — Oh! il quêtait! Quêter? Quoi, qui et pourquoi? — Il recueillait des ressources pour son futur séminaire! Il glanait des hommes pour son diocèse. Il y a cinq Pères Oblats dans le pays, lesquels furent ainsi glanés il y a sept ans : je suis l'un d'eux. Hier, cette maison, jusqu'au dernier clou, provenait des aumônes recueillies par Monseigneur. Ce soir, je vois que vous avez ajouté un clou d'or aux clous de l'évêque. Vous avez peut-être lu une brochure venant du collège de Saint-Boniface. Les directeurs de cette

institution attirent l'attention du public catholique sur l'état financier du collège, le seul collège catholique au Manitoba. Ce qu'ils disent, nous pouvons le dire. Ils s'expriment ainsi : « Le collège n'a pas d'autres revenus « que ceux qui proviennent des élèves. » Nous disons : Ce séminaire n'a pas d'autres revenus que ceux qui proviennent des élèves. Or, sur neuf élèves, il y en a six qui sont reçus *gratis*. On lit encore dans la brochure : « Les « honoraires perçus suffisent à peine à couvrir les dé- « penses courantes du collège ! » Et nous autres, que dirons-nous ? Si six élèves ne payent pas, que va devenir le séminaire ? Que va devenir une jeune institution si nécessaire dans le pays ? Oh ! je désire que mes paroles percent ces murs, retentissent au loin, jusqu'au cœur de quiconque aime les œuvres de Mgr Grandin ! Il est ailleurs, en Bas-Canada et aux États-Unis, des séminaires qui ont reçu des dons. Là est le secret de leur prospérité. Inutile de dire que cet établissement est une lourde charge pour les épaules de l'Évêque. Ne trouvera-t-il personne qui comprenne ses vues, et ne veuille l'aider ? Le laissera-t-on toujours travailler seul !... »

Maintenant on sait d'où le séminaire tire ses ressources. Même on comprend mieux certaines allusions renfermées dans le mandement de Mgr Grandin. Enfin on a appris une nouvelle : c'est qu'au séminaire on a aussi des fêtes de famille.

Toute fête a une conclusion ! Quelle fut la conclusion de cette fête ?

Mgr Grandin se leva pour exprimer sa satisfaction : « Je ne pensais pas, dit-il, être le témoin de pareille chose. Comment ont fait ces enfants pour apprendre, qui assez de français, qui assez d'anglais pour parler si bien après six mois de classes. Sans doute leurs professeurs se sont donné de la peine. On nous a rappelé les

aumônes d'Europe. C'est en effet la charité française et belge qui a élevé ce séminaire, et l'a maintenu jusqu'à ce soir. Fasse le bon Dieu qu'elle ne manque pas. Tous ceux qui ont parlé avant moi se sont exprimés en plusieurs langues; je ne puis m'exprimer qu'en une seule. Merci à tout le monde, aux donateurs, aux élèves et professeurs, aux missionnaires qui ont voulu encourager ces enfants par leur présence, et par-dessus tout, merci au bon Dieu. »

Pendant que la foule s'écoulait, et que les spectateurs échangeaient leurs impressions, nos élèves, ignorants de l'agréable récréation qu'ils avaient procurée au peuple et au clergé, allaient en silence réciter leur prière du soir.

Dehors on se disait : « Jamais cette colline n'a encore vu chose pareille. Des enfants, faire ça à présent! Que sera-ce dans douze ans! » Dedans on disait : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Dehors on saluait en passant la petite lampe qui brûle devant l'autel de la cathédrale, dedans on faisait une dernière génuflexion devant un modeste tabernacle, où un modeste ciboire contient Jésus hostie. Le ciboire a tout juste 4 centimètres de diamètre, la hauteur totale est 10 centimètres. De sa petite demeure obscure, Jésus bénissait ces enfants au cœur pur, la gloire de l'Église en Alberta avant vingt ans.

Le P. Culerier a donc pris toute la récréation, plus dix minutes, pour parler du séminaire. Il s'est enfoncé dans mille détails. Mais vous connaissez le proverbe : dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es! Tous les jours, il vit avec des enfants, il parle avec eux et comme eux; rien de surprenant qu'il ne sourie comme un enfant, ne jase comme un enfant, et ne traîne sur les mains et les genoux en racontant l'histoire d'une œuvre

nouvelle, bien humble, bien nécessaire, confiée à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Veuillez, très révérend et bien-aimé Père, bénir l'œuvre et les membres de la Congrégation qui y sont associés.

L.-S. CULERIER, O. M. I.



CARNET D'UN ALBERTAIN.

RÉCIT DU R. P. CULERIER.

Comment Saint-Albert est devenu évêché. — Les gros cailloux pour la construction de la nouvelle cathédrale. — Visite du gouverneur général à Edmonton et à Saint-Albert. — Quand on veut on peut.

On se rappelle comment Mgr TACHÉ et le R. P. LACOMBE choisirent, il y a quarante ans, l'emplacement de la Mission de Saint-Albert. L'histoire de cette Mission sera belle. Elle est au cœur et sur les lèvres de ceux qui l'ont fondée : les principaux acteurs de cette œuvre nous la racontent.

En voici un paragraphe :

En 1868, Mgr GRANDIN, coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface, se trouvait au concile provincial de Québec.

— Il faut ériger Saint-Boniface en archevêché, dit quelqu'un.

— Aura-t-il des suffragants? demanda-t-on.

— Saint-Albert pourra être le siège d'un évêché...

Mgr GRANDIN avait jusque-là vécu plus au nord, dans le district de l'Ile à la Crosse. « Je ne connais pas Saint-Albert, fit-il remarquer, je n'y suis jamais allé ; je sais à peine ce qu'il y a. » On laissa au futur évêque du nouveau diocèse le soin de choisir le lieu de sa résidence.

Mais le désir manifesté par le saint évêque de Mont-